Petitot, Claude Bernard
Laurent de médicis

LAURENT DE MÉDICIS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

DU Cen. PETITOT,

Représentée pour la première fois, sur le THÉATRE FRANÇAIS du Faubourg-Germain, le 7 Pluviôse an VII.

PRIX, 1 FRANC 25 C.

Se trouve à PARIS,

Chez DELANCE, Imprimeur,
Et au Théâtre de L'ODÉON.

De l'Imprimerie de DELANCE, rue de la Harpe, N°. 133.
AN VII RÉP.

1799.

PRÉFACE.

L'ACCUEIL favorable dont le Public a honoré cette Tragédie, me fait garder le silence sur les critiques qui en ont été faites. On a élevé quelques doutes sur le trait d'histoire qui en est le sujet ; et j'espère les éclaircir dans un *Précis historique du Siècle des Médicis*, auquel je travaille en ce moment. Il me reste à parler de la manière dont la pièce a été jouée. Saint-Prix a déployé dans le rôle de Padzi cette énergie brûlante qui l'a déjà distingué dans les personnages de Mahomet II et de Caïn ; il a su y joindre cette noble retenue d'un ambassadeur, et ce penchant irrésistible à la jalousie qui dévorait les Italiens du quinzième siècle. — Le caractère de Médicis a été rempli avec la dignité modeste qui sied au premier Magistrat d'une République ; et Saint-Fal, dont le succès étonnant dans un autre ouvrage, fait époque dans l'Histoire du théâtre, a su plier sa manière impétueuse et pleine de chaleur au ton plus calme qui convenait à son rôle. La Citoyenne Fleury a donné au personnage de Camille une physionomie vraiment tragique. Il

était impossible de peindre avec plus de vérité les souffrances cruelles que cause un amour malheureux, et les élans d'une passion long-temps renfermée dans un cœur courageux et aigri par l'infortune. Les progrès qu'a faits cette Actrice depuis deux ans, la mettent au rang de celles qui ont illustré la Scène Française. Le naturel de l'expression, un grand sens, une franchise noble, et l'infllexibilité d'un sage unie à la tendresse d'un père, ont mérité à Naudet les justes applaudissemens qu'il a obtenus dans le rôle de Mainfroi.

Enfin, la pièce a été jouée avec tout l'ensemble que je pouvais désirer; et je dois des témoignages de reconnaissance à l'Acteur (1) estimable qui a rempli le rôle odieux de Sténo.

---

(1) Chevreuil.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LAURENT DE MÉDICIS, Gonfalonnier de Florence.	*le Cen. ST. FAL.*
MAINFROI de Séroni...	*le Cen. NAUDET.*
CAMILLE, sa fille......	*la Cenne. FLEURY.*
PADZI, Ambassadeur de Naples..............	*le Cen. ST. PRIX.*
STÉNO, agent secret du Roi de Naples.......	*le Cen. CHEVREUIL.*
STROZI, Sénateur Génois...............	*le Cen. LECLERC.*
PEDRE, Espagnol attaché à Sténo......	*le Cen. VARENNE.*
Le Duc de GRAVINA, ami de Médicis.......	*le Cen. FLORENCE.*
MONNA, confidente de Camille..............	*la Cenne. MOLÉ.*
LORÉDO, écuyer de Médicis...............	*le Cen. BARBIER.*
Gardes.	
Suite de Padzi.	
Suite de Médicis.	

La Scène est à Florence. Le premier acte se passe dans une Salle de l'Hôtel de Ville de Florence; le 2e. et le 3e. dans le Palais des Médicis; le 4e. dans une Galerie de l'Hôtel de Ville; le 5e. dans l'Appartement de Camille.

LAURENT DE MÉDICIS.

ACTE PREMIER.

(La scène est dans une salle de l'hôtel de ville de Florence).

SCENE PREMIERE.

MÉDICIS, GRAVINA, (*gardes dans le fond*).

GRAVINA.

C'est donc, en ce palais, du crime redouté,
Où l'arrêt de Padzi fut autrefois porté;
Où le secours tardif d'une loi tutélaire
Bannit des Médicis l'implacable adversaire;
Que ce même Padzi, soumis à d'autres loix,
De l'altier Ferdinand vient défendre les droits.

MÉDICIS.

A l'intérêt commun mon inimitié cède,
L'Etat, prêt à périr, réclame un prompt remède;
Gravina: vous savez qu'au mépris des traités,
Naples de la Toscane usurpe les cités.
Déjà des ennemis, les bouillantes cohortes,
De Florence abaissée ont attaqué les portes;
Et le pontife (1) même a su, de Ferdinand,
Sanctifier les droits aux murs du Vatican.

(1) La Rovère, connu sous le nom de Sixte IV.

Julien (1), dont l'appui me serait nécessaire,
Est, loin de ces remparts, retenu par la guerre;
Son bras qui se dévoue à de nobles travaux,
Ne peut des factieux réprimer les complots.
Tout accroît nos dangers. Peut-être l'Italie,
Pour nous perdre, avec Naple en ce moment s'allie:
Dès long-temps contre nous ces peuples sont unis.
Ils n'ont vu qu'à regret le premier Médicis,
Tandis que du croissant s'étendait la puissance,
Enrichir son pays des débris de Bisance.
Pour éloigner de nous un si pressant péril,
On a dû rappeler Padzi de son exil.
Comme de Ferdinand il possède l'estime,
Il peut seul préparer un traité légitime;
C'est ainsi qu'honoré du nom d'ambassadeur,
Entre les deux Etats, il est médiateur.
D'ailleurs, depuis le temps où son ame brûlante
Signala, par nos maux, sa jeunesse imprudente,
Padzi, d'un long exil éprouvant la rigueur,
A su mettre à profit les leçons du malheur.
Après avoir sans gloire, et loin de sa patrie,
Traîné d'un nom fameux la majesté flétrie,
Et souffert les dédains aussi cruels que froids,
Qu'à leurs bienfaits toujours savent mêler les rois;
Il revoit ce Sénat, dont la sage indulgence
Consulte la justice, et jamais la vengeance,
Et qui, lorsqu'au devoir un coupable est rendu,
Fonde sur ses remords l'espoir de sa vertu.

GRAVINA.

Je ne crains plus Padzi, quand Médicis l'excuse;
Mais je pense toujours que Naples nous abuse.

(1) Julien de Médicis, frère du héros.

Sténo qu'elle forma dans son art dangereux,
Partage de Padzi l'emploi mystérieux ;
Et je crois entrevoir un adroit stratagême
Qui, perdant Médicis, doit perdre Padzi même.
Vous le savez, seigneur : depuis qu'en ces climats
Le Vatican domine, et règle les Etats,
Le feu des passions qui tourmente nos ames,
Sous les plus froids dehors, cache avec soin ses flammes.
La sombre hypocrisie, habile en ses détours,
Renferme ses fureurs, commande à ses discours ;
Et la vengeance calme, à l'approche du crime,
Précède les soupçons, en frappant sa victime.
Vous devez craindre encore et prévenir les coups
Que peut porter Mainfroi, dans son juste courroux.
Proscrit et dépouillé par un arrêt funeste,
Sa fille est aujourd'hui le seul bien qui lui reste.
Je sais que du Sénat, réparant les erreurs,
Vous avez dès long-temps recueilli ses malheurs,
Et que votre palais, embelli par Camille,
De la vertu souffrante est devenu l'asile.
Mais quoique tant de maux soient par vous appaisés,
Ce vieillard doit sa haine à qui les a causés.
Il n'oubliera jamais que ce fut votre père,
Dont le crédit puissant dicta l'arrêt sévère ;
Appuyé de Sténo, Mainfroi peut triompher,
Et rallumer le feu que l'on veut étouffer.

MÉDICIS.

Arrêtez. Respectez un mortel que j'estime.
La haine d'un héros est noble et magnanime :
Il ne sait point aimer ni haïr à demi ;
Et se montre ami sûr, ou sincère ennemi.

Pour Sténo, quoique Naple ait formé son enfance,
Il se peut, Gravina, qu'un tel soupçon l'offense.
Sans juger le motif qui l'amène en ces lieux,
Sur tous ses mouvemens on fixera les yeux.
Je ne dois point pourtant, quelque soin qui m'anime,
Par trop de défiance encourager le crime :
Bien souvent les soupçons dégradant les mortels,
Le doute des vertus a fait les criminels.

GRAVINA.

Un si grand changement m'inquiète et m'étonne.
Sur le point d'épouser la fille de Colonne (1),
Avez-vous oublié que ce brave guerrier
Contre Padzi jadis éclata le premier;
Et qu'enfin son exil, fondant votre alliance,
Vos nœuds furent tissus des mains de la vengeance.
En revoyant Padzi, voulez-vous les briser ?

MÉDICIS.

Il n'est plus temps, ami, de vous rien déguiser.
Quoique mon intérêt m'entraîne vers Colonne,
A de plus doux penchans, mon ame s'abandonne.
Depuis que ma famille, en secondant mes vœux,
Soulagea les tourmens d'un vieillard vertueux,
Sa fille, de ses maux volontaire victime,
Devint l'objet sacré de ma plus tendre estime.
Né de ce sentiment, l'amour a dans mon cœur,
Remplacé la pitié qu'inspirait le malheur.
S'armant pour soutenir une vie importune
De la noble fierté qui sied à l'infortune,

(1) Père de celui qui se distingua dans le temps de Charles-Quint, sous le nom de Prosper-Colonne.

Camille plus brillante, en son obscur état,
Semblait de ses douleurs prendre un nouvel éclat.
On la vit oublier sa beauté, sa jeunesse,
Pour consoler d'un père et charmer la vieillesse.
De tant de piété mes yeux furent témoins,
Et je mis mon bonheur à partager ses soins :
Ainsi de la pitié mon feu reçut naissance,
Et j'en dus le retour à la reconnaissance.
Ces doux rapports long-temps de nous-même ignorés,
Ont rapproché nos cœurs par le sort séparés.
Mais un cruel obstacle à mes désirs s'oppose.
De mes nouveaux projets, ami, telle est la cause,
Et vous pourrez bientôt en connaître l'effet.
Surtout dans votre sein, renfermez ce secret.
Mon destin en dépend.

GRAVINA.

Ce doute est une offense.

MÉDICIS.

Mainfroi revoit nos murs après deux mois d'absence,
Je l'attends en ces lieux. Puisse cet entretien,
En soulageant son cœur, rendre la paix au mien.
Demeurez et voyez jusqu'où va ma tendresse.

SCENE II.

MÉDICIS, MAINFROI, GRAVINA, STROZI.

MAINFROI.

Vous, que la vertu seule à mon sort intéresse,

Pour prix de vos bienfaits, permettez que mon cœur
Vous offre, Médicis, l'hommage du malheur.
Vous avez de mes jours, battus par tant d'orages,
Recueilli les débris échappés aux naufrages.
Enfin je vous dois tout : mais souffrez que ma voix
Vous ouvre encor mon cœur pour la dernière fois.

MÉDICIS.

Que dites-vous? quittez ce langage funeste.
Oubliez des ingrats pour l'ami qui vous reste.
Je vois en vous un père : ah! souffrez que ce nom
Soit le gage éternel d'une sainte union.
A votre tour, Mainfroi, par cette déférence,
Vous acquérez des droits à ma reconnaissance.

MAINFROI.

Par mon sincère aveu, je vais vous irriter.

MÉDICIS.

Eh quoi! ce nom si doux...

MAINFROI.

Je ne puis l'accepter.
Entre nos deux maisons, une haine fatale
A mis, vous le savez, un immense intervalle.

MÉDICIS.

Il n'en est plus pour nous.

MAINFROI.

Avez-vous oublié
Des malheurs, dont l'excès força votre pitié!
Dans ces temps de discorde, où le crime domine,
Votre père au Sénat prépara ma ruine.
Par ses fougueux discours, tout un peuple excité
Souilla du sang des miens mon palais dévasté.

Jusqu'au fond des tombeaux, il porta le ravage,
Et la mort ne put même échapper à sa rage.
Sous la voûte sacrée, où dormaient mes aïeux,
Parmi leurs corps pressés, j'ai vu des furieux,
A la sombre lueur du flambeau funéraire,
Profaner, disperser les cendres de mon père.
C'était peu. D'une épouse appaisant la terreur,
De ces vils assassins j'évitai la fureur:
Mais bientôt le Sénat, trompé dans sa poursuite,
Me fit, pour se venger, un crime de ma fuite.
Il me fallut alors chercher sur l'Apennin,
Pour ma tête proscrite, un asile certain.
J'errai pendant dix ans dans ces rochers sauvages,
Séjour sombre et terrible, où naissent les orages;
Ne trouvant qu'avec peine un grossier aliment
Qu'aux monstres des forêts je disputais souvent.
Ce fut là, qu'écrasé du fardeau de la vie,
J'élevai le tombeau d'une épouse chérie:
Ma fille me restait. Cédant à son pouvoir,
J'osai de vivre encor m'imposer le devoir.
Ma fortune changea, mais non pas ma souffrance,
Je traînai dans l'ennui ma fatale existence.
Ces murs, en traits de sang, me montraient rassemblés
Mes parens, mes amis, pour moi seul immolés.
Le temps n'a fait qu'aigrir un tourment si funeste.
Je vous dus mon asile, et vous savez le reste.

MÉDICIS.

A de tels souvenirs vous livrant tout entier...

MAINFROI.

De tels malheurs jamais ne peuvent s'oublier.

Cependant, Médicis, gardez-vous bien de croire
Que de tous vos bienfaits je perde la mémoire :
Dans mon cœur déchiré, ces bienfaits sont écrits ;
Je détestais le père, et j'honore le fils.
Vos secoursacceptés en sontla preuve insigne ;
De me les présenter, je vous ai jugé digne.
Né d'un sang ennemi, je voudrais vous aimer,
Sensible et vertueux, je dois vous estimer :
Ainsi vous connaissez mon ame toute entière.
Mais j'exige de vous une grâce dernière.
Frégose m'offre à Gêne un asile assuré ;
Médicis, permettez qu'en ce lieu retiré,
Loin d'un séjour affreux, j'aille cacher ma vie.
L'amitié, dès long-temps à Frégose me lie,
Et le brave Strozi qui doit guider mes pas
Me ramène demain dans ces heureux climats.

STROZI.

Un tel emploi m'honore, et Gênes satisfaite,
D'un héros malheureux veut être la retraite.
Il doit lui consacrer le reste de ses jours.

MAINFROI.

Je pars donc pénétré de vos nobles secours.
Ces désirs étouffés d'une juste vengeance,
Dans mon cœur ont fait place à la reconnaissance.
Proscrit par votre père, écrasé sous ses coups,
Mon dernier vœu, seigneur, est de mourir pour vous.
A mes maux, il est vrai, vos bontés ont fait trêve :
Mais le sang innocent, entre nous deux s'élève,
Et Mainfroi, dans le fils d'un mortel ennemi,
Doit voir un bienfaiteur, et jamais un ami.

MÉDICIS.

MÉDICIS.

Vous m'accablez, seigneur, du poids de votre haine.
Quoique le sang, l'honneur à mon père m'enchaîne,
De ses tristes fureurs, je n'ai point hérité;
Je suis haï de vous, sans l'avoir mérité.
Pouvez-vous réunir, lorsque tout les sépare,
A qui causa vos maux, celui qui les répare?

MAINFROI.

Ces deux mortels, par moi, ne sont pas confondus:
Par tout où je les vois, j'honore les vertus.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LORÉDO.

LORÉDO.

Par l'ordre du Sénat, l'ambassadeur s'avance.
Avec Sténo, seigneur, il demande audience.

MÉDICIS.

Il suffit, Lorédo, je vais le recevoir.
(à Mainfroi).
Avant votre départ, pourrai-je vous revoir?

MAINFROI.

Je le promets. Puissai-je, au gré de mon envie,
Pour conserver vos jours sacrifier ma vie!
(Il sort).

SCENE IV.

MÉDICIS, PADZI, STÉNO, PEDRE,
Suite de Padzi.

PADZI.

Avant que de parler au premier magistrat
Des intérêts de Naple, et de ceux de l'Etat,
Permettez que mon cœur demande avec justice
De nos divisions le noble sacrifice;
Et, formant des liens resserrés désormais,
Souffrez que doublement je vous offre la paix.

MÉDICIS.

C'est l'objet de mes soins, le vœu de la patrie.

PADZI.

Souffrez aussi, seigneur, qu'au nom de l'Italie,
J'admire en ce moment les sublimes travaux
Qu'entreprit votre aïeul, vainqueur de ses rivaux.
La Grèce, ranimée aux remparts de Bisance,
Eclairait des mortels la profonde ignorance;
Quand l'Orient, soumis par un maître inhumain,
Dans sa chute entraîna les murs de Constantin,
Médicis osa seul, dans Florence embellie,
Rallumer les flambeaux des arts et du génie;
Par ses soins, la Toscane, échappant à l'erreur,
Sur les peuples surpris, établit sa grandeur.
Ce brillant changement, fruit d'un succès si rare,
Blessa les préjugés d'un siècle encor barbare;

Les monarques jaloux voulurent abaisser
Un peuple dont l'éclat pouvait les éclipser.
Mais, de ses vains efforts, Naple aujourd'hui se lasse,
Et d'un autre ennemi veut confondre l'audace.
Venise maintenant souveraine des mers,
Prétend au continent donner les mêmes fers :
Déjà ses combattans ont ravagé l'Istrie,
Et d'un même destin menacent l'Italie.
C'est contre elle à présent que, dirigeant ses coups,
Naples, pour l'arrêter, veut s'unir avec vous.
Je viens le proposer. Un traité juste et sage
D'une éternelle paix doit devenir le gage.

STÉNO.

J'ose ajouter, seigneur, à ce qu'a dit Padzi
Qu'un autre objet le guide, et le ramène ici.
Pour rehausser le lustre, acquis à sa famille,
De Mainfroi, dans ces murs, il recherche la fille.
Epris, depuis cinq ans, d'un amour vertueux,
De l'aveu de son père, il va serrer ces nœuds.

MÉDICIS.

(*A part*).
O ciel!

STÉNO (*l'observant*).

A cet hymen vous consentez sans peine.
De vous-même, seigneur, souffrez que je l'apprenne.
Une telle alliance, entre ces deux maisons,
Sera le terme heureux de vos divisions.

MÉDICIS (*avec contrainte*).

Je vais près du Sénat, comme la loi l'impose,
L'instruire du traité que Ferdinand propose.

Je veux croire avec vous qu'une constante paix
Est en effet le but de ses nouveaux projets.

(*A Padzi*).

Quant à l'hymen prochain que votre ami m'annonce,
Dans peu d'instans, seigneur, vous saurez ma réponse.

SCENE V.

PADZI, STÉNO, PEDRE.

STÉNO.

Avez-vous remarqué, dans ce discours glacé,
Les signes trop certains d'un cœur embarrassé?
J'ai cru voir Médicis n'étouffer qu'avec peine
Les restes mal éteints d'une brûlante haine.

PADZI.

Que dites-vous, seigneur? Craignez de confirmer
Des soupçons que Padzi doit rougir de former.
Quoique d'un ennemi la foi soit incertaine,
De sa sincérité je juge par la mienne.
Je l'avouerai, jadis par l'orgueil emporté,
Je servis dans sa rage un parti révolté.
Pour perdre d'un rival la famille ennemie,
J'aigris des factions la fureur endormie:
Torrent qui, par l'erreur, loin du but entraîné,
Devient souvent funeste à qui l'a déchaîné.
La haine, entre nous deux, déclara légitimes
Les brigues, les complots, les trahisons, les crimes;
Mais, dans tous les combats, guidé par ma valeur,
En perdant mon crédit, je conservai l'honneur.

Ma défaite augmenta ma honte et mon offense.
A Naple, au Vatican j'implorai la vengeance.
Tout prêt à l'obtenir, un autre sentiment
Se glissa dans mon cœur et finit mon tourment.
Auprès de Ferdinand, plus tranquille et plus calme,
Dans Naples d'un tournois je remportai la palme;
En noble chevalier, j'offris à la beauté
L'hommage de ce prix que j'avais mérité.
Ce fut là que Camille, à mes yeux présentée,
Fit naître un nouveau feu dans mon ame agitée;
Même proscription unissant nos douleurs,
J'appris, par son exemple, à souffrir mes malheurs:
A l'imiter en tout je me montrai docile,
Et l'amour me rendit la vertu plus facile.
Tous mes ressentimens, devant elle calmés,
Par d'affreux souvenirs, n'étaient plus rallumés.
Enfin elle quitta, pour revoir sa patrie,
Les rives de Cazerte, où je l'avais chérie.
Accepté par Mainfroi, je voulus signaler,
Par de nobles travaux, l'espoir de l'égaler.
Loin, contre mon pays, de demander vengeance,
Je serrai les liens d'une utile alliance;
Je fis plus: d'un rival soutenant la grandeur,
Près de ses ennemis, je fus son défenseur.
Je ne me vante point de cet effort insigne;
De Camille, par là, je crus me rendre digne.
Elle peut, à son gré, disposer de mon cœur,
Appaiser, rallumer, éteindre ma fureur.
Bientôt, libre des soins où Ferdinand me jette,
A Gènes, de Mainfroi je suivrai la retraite:
Et j'espère y jouir, dans un état obscur,
D'un repos plus certain et d'un bonheur plus pur.

STÉNO.

Mais, seigneur, cet objet que votre cœur adore,
Cet objet si charmant n'est point à vous encore.
Dans ces murs odieux, souvent les passions
Du voile de la paix couvrent leurs trahisons.
Vous connaissez trop bien cet art de l'Italie.

PADZI.

O ciel!. . . . Si Médicis jusqu'à ce point s'oublie!
S'il ose.... mais, seigneur, loin de le soupçonner,
Je compte sur la foi qu'il vient de me donner.
Je repousserai donc une crainte inutile.
Mais l'amour et l'honneur m'entraînent vers Camille:
Souffrez qu'avec respect j'aille lui présenter
l'hommage noble et pur qu'elle doit accepter.

(Il sort.)

SCENE VI.

STÉNO, PEDRE. (*Sténo a l'air pensif*).

PEDRE.

Allez-vous au Sénat demander sa réponse?
Comptez-vous sur la paix que Padzi nous annonce?
Pour finir cé traité. . .

STÉNO.

Demeure, ami, la paix
Dans ce calme trompeur, est plus loin que jamais.
Né sur les bords du Tage, aux champs de l'Ibérie;
Quoique Naples pour toi soit une autre patrie,

Tu ne sais pas encor par quels ressorts secrets,
Ici la politique assure ses succès.
L'art de savoir cacher le but qu'on se propose,
De porter de grands coups que dans l'ombre on dispose,
Seule arme que le faible emploie à se venger,
A fait naître un complot que tu dois partager.
Ferdinand l'a voulu. Ce soir la foudre gronde,
Toutes les factions dont cette ville abonde,
M'offrant avec ardeur leurs efforts réunis,
Délivrent les Toscans du joug des Médicis.
A l'abri des autels, dans le secret des temples,
De pareils attentats nous voyons mille exemples.
Procida, du pontife observant les décrets,
Ne s'est-il pas baigné dans le sang des Français?
Et l'airain funéraire, à ses ordres docile,
N'a-t-il pas annoncé les vêpres de Sicile?
Imitons sa fureur. Que la religion
Soit le prétexte saint de la rebellion;
Et que du Vatican la foudre révérée
Eclate, et mette en cendre une ville abhorrée.

(*Ils sortent*).

ACTE II.

(*La scène est au Palais des Médicis, dans l'appartement de Mainfroi*).

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, MONNA.

CAMILLE.

Qui trouble mon repos, et me remplit d'effroi?
Quels cris tumultueux ont volé jusqu'à moi?

MONNA.

Madame, dans ces murs, Padzi vient de paraître.
Déjà de son parti l'espoir semble renaître:
Mais on dit qu'étranger à ses premiers excès,
Loin de vouloir la guerre, il apporte la paix.
C'est vous qui nous donnez cette paix désirée.
La Toscane, par vous heureuse et délivrée,
Vous doit un nouvel être: et va voir, en ce jour,
Dans le bonheur public, l'ouvrage de l'amour.

CAMILLE.

Hélas!

MONNA.

Vous soupirez. Quelles sont vos allarmes?
Pourquoi ce jour si beau voit-il couler vos larmes?

CAMILLE.

CAMILLE.

Monna, jusqu'à présent ai-je pu te cacher
Des secrets que ton zèle aurait dû m'arracher !
Par la mort d'une mère, au désespoir livrée,
Je n'ai trouvé qu'en toi sa tendresse éclairée,
Le respect, qu'au malheur accorde la pitié
Et l'amour maternel, au sein de l'amitié.
Ainsi donc aujourd'hui prends à ma confiance,
Monna, les mêmes droits qu'à ma reconnaissance.

MONNA.

Ma discrète amitié ne doit rien exiger,
Et n'apprendra vos maux que pour les soulager.

CAMILLE.

Loin de toi, tu le sais, à mon père soumise,
Dans Naples à Padzi, par lui, je fus promise.
Mon cœur, à nos revers, livré jusqu'à ce jour,
Sensible à l'amitié méconnaissait l'amour.
Soit qu'en ses vains projets, ma timide jeunesse
Ait cru voir dans Padzi l'appui de sa faiblesse ;
Soit que l'ordre sacré d'un père malheureux
A ce funeste hymen ait engagé mes vœux ;
J'approuvai de Padzi la recherche odieuse,
Je flattai, par mon choix, sa flamme impétueuse :
Mais aujourd'hui, Monna, ce téméraire effort
Me prépare des maux plus cruels que la mort.

MONNA.

Je vois tous vos malheurs, et mon cœur les devine.
Quel en sera le terme ?

CAMILLE.

En voici l'origine.

Rappelé, dans ces murs, avec tous les proscrits,
Mainfroi d'un peuple ingrat essuya les mépris.
Médicis daigna seul, par un noble service,
De son père envers nous réparer l'injustice;
Et c'est dans son palais que des tourmens nouveaux
De ma paisible vie, ont troublé le repos.

MONNA.

Ainsi, dans votre cœur, par la reconnaissance,
L'amour a donc, Camille, établi sa puissance.

CAMILLE.

Il est trop vrai, Monna, peins-toi mon désespoir
Quand je sentis ce feu contraire à mon devoir.
Bien plus, de Médicis la criminelle adresse,
Par de perfides soins, sut tromper ma tendresse;
Je le croyais sincère : et mon cœur imprudent
Semblait s'enorgueillir des vertus d'un amant;
Mais j'ai su que, cédant aux vœux de sa famille,
De Colonne bientôt il épousoit la fille.

MONNA.

Eh bien, madame, eh bien, vous devez mépriser
Un mortel dont l'amour a pu vous abuser.
Il faut qu'à l'oublier votre ame se résigne :
En trahissant vos feux, il s'en déclare indigne.
Vous connaissez d'ailleurs le naturel jaloux
De celui que Mainfroi vous donne pour époux;
Implacable en sa haine, en sa tendresse, extrême,
Tout est fureur en lui jusques à l'amour même.
Redoutez, croyez-moi, le funeste retour
D'un penchant, dans Padzi, combattu par l'amour :
Ces remparts n'ont-ils pas assez vu de carnage?
Voulez-vous des partis ressusciter la rage?

De ce présage affreux votre cœur doit frémir.
C'est, en le déchirant, que je veux le guérir.

CAMILLE.

Tu m'en as dit assez, Monna, je dois te croire.
Oui, je remporterai cette horrible victoire.
Celui qu'en d'autres nœuds l'orgueil cherche à fixer
Est coupable envers moi, s'il a pu balancer.
Mais pourtant si son ame, aux préjugés rebelle,
Malgré l'ambition m'était toujours fidelle;
Si son timide amour, ou mon propre intérêt,
En dépit de ses feux, le forçait au secret....
Que dis-je? rejetons cette lâche pensée,
Rappelons la vertu dans mon ame offensée,
Suivons l'ordre d'un père; et que mon triste cœur
Accorde le devoir, la nature et l'honneur.

MONNA.

Padzi paraît, madame.

CAMILLE.

O funeste entrevue!

MONNA.

Calmez cette terreur.

CAMILLE.

Je frémis à sa vue.

SCENE II.

CAMILLE, PADZI, MONNA.

PADZI.

Tandis que Médicis daigne offrir au Sénat
Les vœux que j'ai formés pour la paix de l'Etat,
Madame, permettez que, libre de contrainte,
De vous, de mon amour, je vous parle sans feinte.
Vous devez me connaître : on m'a vu, dans ces lieux,
Imprudent quelquefois ; mais toujours généreux.
Une candeur sauvage, une franchise austère,
Un courage éprouvé forment mon caractère.
Dans des temps malheureux, si j'ai pu m'oublier,
Je n'ai jamais flétri le rang de chevalier.
C'est à vous de calmer par vos vertus touchantes
D'un cœur né violent les passions brûlantes :
Mais que dis-je ? déjà vous avez adouci
Les mœurs, les sentimens et le cœur de Padzi.
Vos chiffres, vos couleurs, cette noble parure,
Dont le divin éclat embellit mon armure,
Me rappellent sans cesse, en réglant mon ardeur,
Qu'il faut par des vertus mériter mon bonheur.
Dans ce prompt changement, contemplez votre ouvrage.
Disposez de ma vie, et guidez mon courage :
S'il faut, par des exploits, obtenir votre main,
Voyez-moi de la gloire applanir le chemin,
Et de tous mes aïeux surpassant la mémoire,
Déposer à vos pieds le prix de la victoire ;

Si je dois, au contraire, à l'ombre de la paix,
Vous consacrer des jours, plus calmes désormais,
J'abjure des lauriers indignes de vous plaire;
Je soulage avec vous les maux de votre père,
Et j'ajoute aux honneurs, dont je suis revêtu,
L'éclat plus glorieux que donne la vertu.

CAMILLE.

De mon père, sur moi, la suprême puissance
Vous assure, seigneur, de mon obéissance.
Loin d'accepter sur vous un absolu pouvoir,
A suivre en tout vos loix, je mettrai mon devoir.
Pour fixer le moment d'un hymen nécessaire,
J'attends avec respect les ordres de mon père.

PADZI.

Eh quoi! vous refusez cet ascendant vainqueur
que toujours la beauté donne sur la valeur.
Souvenez-vous des temps où la seule tendresse
Des mœurs de l'Occident tempérait la rudesse;
L'espoir d'être estimé par un sexe enchanteur
Donnait à l'héroïsme une plus pure ardeur;
Et la rivalité, dans d'autres temps, cruelle,
Source de la vertu, s'ennoblissait par elle.
J'ai dans le champ d'honneur, surpassé mes rivaux:
Mais m'accorderez-vous le prix de mes travaux?
C'est peu que de souscrire aux vœux de votre père,
Je demande, en tremblant, un plus digne salaire.
Cette main, que moi seul je peux apprécier,
Si c'est un don du cœur, ne peut trop se payer:
Mais, si toujours livrée à votre indifférence,
Vous ne formez ces nœuds que par obéissance;

Je rejette, en domptant mon amour outragé,
Un bonheur imparfait, s'il n'est point partagé.

CAMILLE.

Qu'exigez-vous, seigneur, vous savez que ma vie,
Par d'horribles revers, fut long-temps poursuivie.
Ces yeux, dès mon printemps, toujours baignés de pleurs,
Peuvent-ils de l'amour inspirer les ardeurs ?
Vous avez cependant d'autres droits sur mon ame,
Mainfroi vous a choisi.

PADZI.

Je vous entends, madame.

(avec ironie.)

Un autre pourrait croire, en voyant ce dédain,
Qu'à regret aujourd'hui vous donnez votre main ;
Mais moi, qui dans les cœurs ne cherche point à lire,
Je combats les soupçons que ce doute m'inspire.
Je n'examine point si cet abattement,
Qui de notre union précède le moment,
N'est pas l'effet caché d'une cause inconnue.
Je suis loin de penser que, dans cette entrevue,
Vous vouliez renfermer vos secrets sentimens,
Et, pour tromper ma flamme, employer les sermens ;
De vos sincères vœux votre vertu m'assure,
En douter un moment serait vous faire injure.
Mais aussi n'est-il point, parmi ces chevaliers,
Qui souvent des tournois vous offrent les lauriers,
Un mortel dont les yeux, fixés sur tant de charmes,
Ait senti comme moi le pouvoir de vos larmes ?

(il s'attendrit.)

Ce cœur, vous le savez, par l'amour enflammé,
Pour être vertueux, a besoin d'être aimé.

Ces charmes plus touchans encor par les douleurs,
Doivent à leur empire attacher tous les cœurs.
Parlez, ne craignez point d'armer ma jalousie :
Pour partager mon sort, quand je vous ai choisie,
J'ai dû vous demander un aveu sans détour,
Tel que l'exprimerait ou la haine ou l'amour
Si je trouve la mort dans cet aveu sincère,
Je saurai m'y soumettre, et périr sans colère :
Mais si, par vos discours, vous pouvez m'abuser,
De mes nouveaux excès je dois vous accuser ;

(avec éclat.)

Je le sens aux transports de mon amour extrême,
Je vous disputerais à Médicis lui-même !
Quand je devrais pour vous renverser le traité,
Rien ne le sauverait de mon bras indompté.
Mais, que dis-je? au moment où mes yeux vous ont vue,
Du jeune Médicis vous n'étiez pas connue.

CAMILLE.

(à part.) *(haut.)*

Je frémis. Non, seigneur, en prenant un époux,
Je ne redoute rien de ses soupçons jaloux.
Résolue à choisir un mortel que j'estime,
Tout autre sentiment, pour moi, serait un crime.

PADZI.

Madame, cet aveu me rend tout mon espoir.
Concevez-vous sur moi quel est votre pouvoir ?
Un seul de vos regards, un mot de votre bouche
Ramène à la douceur un cœur fier et farouche.

Oui, je sens que de vous dépend ma destinée.
Vous seule allez la rendre ou triste ou fortunée.
Jugez-en par l'horreur dont je fus accablé,
Quand, par d'affreux soupçons, je me sentis troublé.
Mais éloignons de nous un si triste présage.
A presser notre hymen votre père m'engage,
Je vais le préparer. Il comblera mes vœux,
S'il fait, en même temps, le bonheur de tous deux.

(il sort.)

SCENE III.

CAMILLE, MONNA.

CAMILLE.

Dieux! qu'ai-je fait, Monna! trompé par l'apparence,
Padzi, sur cet aveu fonde son espérance.
J'en frémis malgré moi : mais cet horrible jour
De mes malheurs passés m'annonce le retour.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, MAINFROI.

CAMILLE.

Ah! seigneur, rassurez votre fille éperdue.
Mon chagrin un instant se calme à votre vue;
Mais cet hymen, hélas! tout prêt à s'achever,
A votre tendre amour va bientôt m'enlever,

Je

Je ne vois approcher ce moment redoutable
Qu'en sentant redoubler la douleur qui m'accable.
S'il vous était possible encor de différer
Des nœuds que ma fortune était loin d'espérer;
Si, voyant mon époux, je pouvais à sa flamme,
En secret, par degrés, accoutumer mon ame;
Alors, de la raison invoquant le pouvoir,
Avec moins de regrets je suivrais mon devoir.

MAINFROI.

Dès long-temps à Padzi ma foi s'est engagée,
Et mon intention ne peut être changée.
Souvenez-vous qu'avant de descendre au tombeau,
Je dois de votre hymen allumer le flambeau.
Quel serait votre sort, sans secours, sans défense,
Si vous perdiez l'appui qui soutint votre enfance,
Réduite à recevoir, dans ce triste palais,
D'un ennemi vainqueur les insultans bienfaits?
Et quel serait le mien, au terme de ma vie,
Si vous ne cédiez pas à ma plus chère envie;
Si de tant de vertus je vous donnais le prix,
Ma fille, en vous léguant la honte et le mépris?
Vous me voyez frémir à cette horrible idée...
Vous pleurez... à ces nœuds vous êtes décidée:
Je le vois, votre cœur docile et généreux
Ne veut point affliger un vieillard malheureux.
Vous allez à Padzi vous unir sans contrainte,
Et finir tous mes maux, en dissipant ma crainte.

CAMILLE.

Mon père!..

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LORÉDO.

LORÉDO.

Médicis demande, avec respect,
Pour la dernière fois, un entretien secret.

MAINFROI.

A ses justes désirs je suis prêt à me rendre.
Dites-lui, Lorédo, qu'ici je vais l'attendre :
Et vous allez, ma fille, en secondant mes vœux,
Vous préparer en paix à des jours plus heureux.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MÉDICIS.

MÉDICIS.

Madame, demeurez. Seigneur, daignez permettre
Qu'à l'un et l'autre ici, je puisse enfin soumettre
Des desseins, dans mon cœur, depuis long-temps conçus;
Et qu'un vain préjugé ne traversera p us.
J'ai vu, dans ce palais, vo tre fille chérie,
Mon ame à son aspect fut d'abord attendrie. . . .

(trouble de Camille).

Peut-être que mes soins à mériter son choix,
Sur son cœur vertueux, m'ont donné quelques droits :

Mais mon premier devoir, et le seul légitime,
Était, avant l'amour, de forcer son estime.
J'ai donc, avec ardeur, entre nos deux maisons,
Étouffé la discorde et les divisions.
J'ai, sans me déclarer, d'une si douce chaîne
Levé le seul obstacle opposé par la haine;
Et le Sénat, cédant à la publique voix,
Instruit de vos malheurs, a reconnu vos droits.

CAMILLE.

Ah Monna!

MÉDICIS.

Ce Sénat, pour vous jadis injuste,
Répare son erreur par un don plus auguste.
On vous rend aujourd'hui ce pouvoir révéré
Que le peuple, les lois, le temps ont consacré.
Je cède avec orgueil une triste puissance
Qu'exerça trop long-temps mon inexpérience.
Ce poste qu'à vos soins l'honneur va confier,
Veut la vertu d'un sage, et l'ardeur d'un guerrier.
C'est un bonheur pour moi qu'en ces momens d'alarmes,
L'Etat, par mes conseils, ait déposé les armes;
Et c'est le dernier soin, dont je peux m'applaudir,
De lui rendre la paix, avant de vous l'offrir.
C'est à présent, seigneur, qu'au nom de ma famille,
Des braves Séroni, je demande la fille.
Loin de me prévaloir du don que je vous fais,
J'ai la noble fierté d'implorer vos bienfaits;
De reconnaître en vous le prince légitime,
L'austère magistrat, le guerrier magnanime,
Et le père surtout, juste, mais généreux,
Qui peut ou rejeter, ou combler tous mes vœux.

MAINFROI.

Cette offre, Médicis, ne doit point me surprendre.
Je savais d'un grand cœur ce qu'il fallait attendre.
Par vous, dans mon malheur, accueilli, respecté,
De vos nobles motifs je n'ai jamais douté.
A présent des bienfaits vous comblez la mesure.
La Toscane, témoin de ma grandeur future,
Va voir dans un vieillard, accablé de douleur,
Du jeune Médicis l'imprudent successeur.
Vous faites plus. Brûlant de rendre à ma famille
L'éclat, dont mon malheur prive aujourd'hui ma fille,
Vous me la demandez : et ces augustes nœuds
Doivent, en se formant, nous illustrer tous deux.
Mon cœur, de ces honneurs, moins digne que le vôtre,
Doit, pour les mériter, rejeter l'un et l'autre.

MÉDICIS.

O ciel !

MAINFROI.

Ecoutez-moi. Vous jugerez après
Si je dois ou blâmer, ou suivre vos projets.
Vous m'offrez, dans ces murs, une entière puissance
Avec les dignités, les honneurs, l'opulence.
Je connais trop ce peuple, aux erreurs condamné,
Dans mille affreux excès, tour à tour entraîné,
Pour exercer sur lui des droits qu'on me conteste.
Plus que la cruauté, la faiblesse est funeste
Dans ce rang où souvent l'homme juste est déçu,
Et qu'on doit mépriser, sitôt qu'on l'a connu.
Un peuple, dirigé par cette main débile,
Ne pourrait échapper à la guerre civile.
Pour mon propre intérêt, pour celui de l'État,
Je rejetterai donc les offres du Sénat.

C'est vous seul qui devez gouverner la Toscane,
A la servir encor son amour vous condamne.
Quant à l'hymen, seigneur, que vous me proposez;
Sans vous représenter nos aïeux divisés,
Je ne dirai qu'un mot : Ma parole est donnée.
Padzi doit à ma fille unir sa destinée.
Parmi les chevaliers, vous savez que la foi
Est un nœud solennel, une immuable loi,
D'autant plus consacrés, que l'honneur seul engage.
Pour faire mon devoir, j'attends votre suffrage.

MÉDICIS.

Frémissez des malheurs qu'un refus peut causer.
Sachez, contre Padzi, que je puis tout oser,
Pour lui ravir l'objet à qui l'amour me lie.

MAINFROI.

Ce n'est point Médicis, c'est l'amant qui s'oublie.
Le mortel vertueux, étouffant ce transport,
Pour vaincre une faiblesse, est toujours assez fort.
Mais que vois-je? ma fille! au trouble abandonnée..!
Quel sentiment s'élève en votre ame étonnée?
Dois-je en croire mes yeux?

CAMILLE.

Mon père, j'ai frémi
De voir dans ses projets Médicis affermi.
Je crains tous les excès où son cœur se dispose,
Et je tremble surtout d'en devenir la cause.
Je ne le cache point : dans cemoment d'horreur,
Je vois s'évanouir tout espoir de bonheur.
Pour mériter du moins le respect et l'estime
Qu'on accorde au malheur, et qu'on refuse au crime,
Je vous obéirai quoi qu'il puisse en coûter.

(elle sort).

MAINFROI.

Rappelez-vous l'arrêt qu'elle vient de dicter.
Souffrirez-vous encor qu'une femme timide
Au chemin du devoir, vous ramène et vous guide ?
Ce reproche, seigneur, ne peut vous offenser;
Un moment, dans ces lieux, je vous laisse y penser.

SCENE VII.

MÉDICIS.

Quel refus accablant ! aurais-je dû l'attendre ?
Est-ce donc là le prix d'un intérêt si tendre ?
Fidèle à la vengeance, et sourd à l'amitié,
Mainfroi de mon malheur n'a pas même pitié.
Mais sa fille... J'ai cru lire au fond de son ame.
Si son cœur partageait le transport qui m'enflamme,
En dépit de Sténo, de Padzi, de Mainfroi,
A l'autel, devant eux, je l'unirais à moi.
Revoyons Gravina. Que cet ami sincère
Prête à tous mes desseins un secours nécessaire;
Et, s'il se peut surtout, épargnons aux Toscans
Le spectacle odieux de nos débats sanglans.
Il faut que cette flamme et si pure et si belle
Par la vertu nourrie, en soit l'heureux modèle.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, GRAVINA, MONNA.

GRAVINA.

Médicis a parlé, madame ; et son amour
S'est, devant votre père, expliqué sans détour.
Avez-vous pu penser qu'il n'était pas sincère,
Quand par de tendres soins s'efforçant à vous plaire,
Et de Mainfroi proscrit, relevant le malheur,
Il croyait s'assurer des droits sur votre cœur.

CAMILLE.

Il est trop vrai, seigneur, ce jour m'a détrompée.

GRAVINA.

D'un sinistre dessein vous semblez occupée.
Dois-je apprendre au héros, qui ne vit que pour vous,
Que Padzi, dans ce jour, deviendra votre époux ?
Dois-je enfin, pour briser le seul frein qui l'enchaîne,
Lui dire que Mainfroi vous a transmis sa haine.
Ces regards égarés où se peint votre effroi,
M'annoncent qu'en secret vous démentez Mainfroi.
Médicis vous dira ce que son cœur réclame.
Pour prix de tant de soins, d'une si pure flamme,
Il ose demander un entretien secret.
Ne craignez point, madame, un éclat indiscret,

Dont un rival cruel pourrait tirer vengeance.
Ce dernier entretien, caché dans le silence,
Doit accorder enfin, dans son cœur combattu,
Sa haine, son amour, l'honneur et la vertu.
Décidez-vous.

CAMILLE.

Hélas! tout sert à me confondre,
Mon ame est incertaine.... Avant de vous répondre,
Permettez, Gravina, que mon cœur effrayé
D'une seconde mère invoque l'amitié :
Monna, vous le savez, éleva mon enfance.
Je dois à son amour toute ma confiance.

(Gravina sort).

MONNA.

Je connais vos tourmens. Mais, sans vous abuser,
Songez à tous les maux que vous pouvez causer.
D'un funeste penchant je conçois tout l'empire :
Mon cœur s'en est plus dit que vous n'en pourriez dire.
Frémissez des fureurs de deux rivaux jaloux.
Hélas! l'amour a-t-il tant de pouvoir sur vous?
De ce trouble inoui, parlez, que dois-je attendre?

CAMILLE.

Ah! juge par mes pleurs d'un sentiment si tendre.
En dépit de mon père, un ascendant vainqueur,
Malgré ses volontés, domine dans mon cœur.
Ce sentiment, nourri par deux ans de souffrance,
S'accroît avec fureur, en perdant l'espérance.
Non tu ne peux sentir ces douloureux combats
Qui troublent ma pensée et ne la fixent pas ;

Ces mouvemens confus et d'espoir et de crainte
Qu'un devoir inhumain condamne à la contrainte.
Je prévois mes malheurs, et j'en frémis d'effroi.
A l'ami de mon père il faut donner ma foi,
Et cet engagement funeste et nécessaire
M'annonce des horreurs que ma crainte exagère.
Je vois par leur amour deux rivaux divisés;
D'une trompeuse paix les liens sont brisés,
Le sang coule à grands flots; et le nom de Camille
Est le signal affreux de la guerre civile.
Dans cet état cruel, que dois-je décider ?

MONNA.

Mes conseils seraient vains, pourquoi les demander?
Peut-être vos discours, même votre silence
Pourront de Médicis augmenter l'espérance.
Imposez à ses feux les liens du devoir,
De la vertu sur lui déployez le pouvoir.
A ces conditions, consentez à l'entendre.

CAMILLE.

Eh bien, dis-lui, Monna, qu'ici je vais l'attendre.

MONNA.

J'obéirai, madame.

SCENE II.

CAMILLE *seule.*

Eh! puissai-je aujourd'hui,
Dans l'excès du malheur, avoir le ferme appui

Qu'en lui-même souvent un cœur vertueux trouve,
Et que le ciel accorde aux mortels qu'il éprouve.
O ciel! je vois Padzi.

SCENE III.

PADZI, CAMILLE.

(Camille est tombée dans un fauteuil; elle ne se lève que lorsque Padzi lui adresse la parole).

PADZI *(à part).*

Sténo m'a tout appris.
Par un adroit détour, éprouvons ses mépris.
Renfermons ma fureur; et, certain de l'offense,
Sachons à tant d'affronts mesurer la vengeance.

(Il s'adresse à Camille). (Ironie amère).

Madame, pardonnez si mes vœux inquiets
De votre solitude osent troubler la paix.
Transporté du bonheur que mon hymen m'apprête,
Je viens, près de ces lieux, d'en ordonner la fête.
Il ne me reste plus qu'à chercher dans vos yeux
Le regard enchanteur qui doit combler mes vœux.
Le trouble où je vous vois, loin d'alarmer ma flamme,
M'annonce les vertus qui règnent dans votre ame;
C'est ainsi qu'à l'autel une jeune beauté
Daigne suivre en tremblant son époux enchanté.
Vous n'avez point souffert, depuis notre entrevue,
Qu'un mortel insolent parût à votre vue;
Mon cœur sait vous connaître, et doit trouver ces soins
D'autant plus généreux qu'il les mérite moins.

Cependant il se peut que votre ame incertaine
Ne forme qu'à regret une si prompte chaîne ;
Qu'un guerrier, mal instruit au langage d'amour,
N'obtienne pas de vous un sincère retour.
Il se peut que les maux qui flétrirent ma vie,
Que l'exil dont jadis une erreur fut suivie ;
Ou qu'une autre raison, dont je ne parle pas,
Loin de l'autel, madame, arrête encor vos pas.
Si, comme je le crois, cette crainte est fondée,
Rassurez à loisir votre ame intimidée.
Suspendons notre hymen, jusqu'au moment heureux,
Où je mériterai de former de tels nœuds ;
Prononcez. Et surtout, par un aveu sincère,
Imitez la fierté qui fait mon caractère :
Qu'une noble franchise, établie entre nous,
Augmente, s'il se peut, mon estime pour vous.

CAMILLE.

(A part.)

Que répondre ?

PADZI.

Parlez. Quoi, votre cœur balance !

CAMILLE.

Mainfroi vous a, seigneur, confié sa puissance,
Disposez-en. Mon cœur qui ne peut se trahir,
Fidèle à ses devoirs, saura vous obéir.
Mais quel affreux courroux votre regard m'annonce !

PADZI.

Madame, dans vos yeux, j'ai lu votre réponse.
Rien ne m'est échappé. Ce pénible maintien,
Vos soins pour éviter un fatal entretien,

Votre trouble, au seul nom d'un rival téméraire,
Vos gestes, vos regards, en un mot, tout m'éclaire.
Mes droits sont méconnus, vos devoirs oubliés,
Et ce n'était pas moi qu'ici vous attendiez.

CAMILLE.

Ainsi vous profitez des malheurs de mon père,
Pour venir en ces lieux insulter ma misère.
Mais ses malheurs n'ont pas abattu ma fierté.
De quel droit, abusant de son autorité....

PADZI.

De quel droit!... Mais il faut me venger d'un perfide;
Que, de nos différens, le glaive enfin décide.
Que les Toscans, témoins de nos premiers débats,
Se préparent encore à de nouveaux combats!
Proscrits, qui détestez une famille altière,
Paraissez tous, ma main rallume ici la guerre.
Ces murs vont s'ébranler sur nos fiers ennemis:
Et périsse à jamais le nom des Médicis.

CAMILLE.

Eh bien, cruel, eh bien, contentez votre envie,
Exercez, dans ces murs, votre aveugle furie:
Mais gardez-vous jamais de prétendre à mon cœur;
Tous nos nœuds sont rompus; vous me faites horreur.
Oui, j'ose vous le dire, une éternelle chaîne
Me lie à ce rival, objet de votre haine;
J'ai voulu la briser, pour rendre le repos
Au père infortuné, dont je comble les maux.
Combien il m'en coûtait pour employer la feinte!
Mais mon cœur aujourd'hui bannit toute contrainte.
Au milieu du combat qui va se préparer,
Je veux mourir, cruels, ou bien vous séparer.

Périssant par vos coups, si mon attente est vaine,
J'accablerai Padzi sous le poids de ma haine,
Mon sang rejaillira sur son front criminel.
Il me verra jurer un amour éternel
Au rival préféré, dont la vertu l'offense.
Jusqu'au bord du tombeau, je brave sa vengeance.
C'est là ce que je dois à de tels sentimens :
Voilà mes derniers vœux, et mes derniers sermens.

(elle sort).

SCENE IV.

PADZI.

Il n'est plus de traité, ni de frein qui m'arrête.
L'affront que tu m'as fait va tomber sur ta tête,
Médicis ; la vengeance, en me fixant ici,
Y ramène l'effroi qui précède Padzi.
As-tu donc oublié nos discordes, nos haines ?
Connais-tu bien le sang qui coule dans mes veines,
Que, pour te détester, mes aïeux m'ont transmis,
Et qui toujours bouillonne au nom des Médicis ?
Ah ! puissai-je, allumant ce nouvel incendie,
Dans nos débats sanglans, entraîner l'Italie ;
Rallumer dans les cœurs ces fiers ressentimens
Qu'un lustre de repos étouffa trop long-temps.
Pour éteindre, en mon sein, le feu qui le dévore,
J'ai besoin de verser tout le sang que j'abhorre ;
De venger mes affronts, d'assouvir ma fureur,
Et de remplir ces murs de carnage et d'horreur.
Allons. Mais dans ces lieux, je vois venir le traître,
Ses yeux cherchent Camille...

SCENE V.

PADZI, MÉDICIS.

PADZI.

Il vous souvient peut-être
Des horreurs qui jadis séparant nos maisons,
Signalèrent ma haine, et nos divisions.
Croyez-vous que l'exil qui suivit ma défaite,
Que le sanglant affront qui marqua ma retraite,
Puissent être effacés par un stérile honneur
Que l'intérêt m'accorde, et non pas votre cœur;
Quand un plus grand affront, une plus noire offense,
Dans mon sein déchiré, rallument la vengeance ?

MÉDICIS.

Ce langage m'étonne, il me blesse; et je croi
Qu' ne sied point, seigneur, à l'envoyé d'un roi,
Qui, ministre de Naple, et non sujet rebelle,
Des paisibles vertus doit être le modèle.
Je ne vois pas encor le but de ce discours;
Pour me l'expliquer mieux, poursuivez-en le cours.

PADZI.

Ah! j'en ai dit assez : vous avez dû m'entendre.
De votre trouble en vain vous voulez vous défendre,
Je sais tout, je vois tout. Vous cherchez en ces lieux
La fatale beauté qui nous trahit tous deux.

MÉDICIS.

Je ne dois point cacher une si noble flamme;
Et vous pouvez, Padzi, lire au fond de mon ame.

Mais comment, dans ma cour, osez-vous outrager
Cet objet que j'adore, et que je peux venger ?

PADZI.

Et comment osez-vous me tenir ce langage ?
Vous qui m'avez proscrit, vous dont l'aspect m'outrage!
Connaissez-vous ce feu, nourri par la douleur,
Et que la jalousie irrite dans mon cœur?
Savez-vous que ce feu, qui ne peut se contraindre,
S'il a perdu l'espoir, du moins se fera craindre?
Savez-vous qu'en ces lieux, si féconds en horreurs,
Toutes les passions deviennent des fureurs;
Que, sous ce ciel brûlant, l'amour, la jalousie,
La soif de se venger consument notre vie?
Trahi dans tous mes vœux, mais prêt à me venger,
Ma haine doit la mort à qui peut m'outrager.

MÉDICIS.

Padzi, la même ardeur et me guide et m'anime.
Mais de nos différens, pourquoi rendre victime
Ce peuple malheureux, à mes ordres soumis ?
Je pourrais, exerçant les droits qu'il m'a remis,
Prévenir les horreurs que votre cœur médite.
Mais la loi de l'honneur règle ici ma conduite :
Ainsi, loin d'attenter à votre liberté,
Je veillerai, seigneur, à votre sureté.
Si la même fureur arme notre vengeance,
Il suffit de nous deux pour laver notre offense.
Que le fer aujourd'hui décide de nos droits :
Des armes, et du lieu, je vous laisse le choix.

PADZI.

J'accepte ce défi qui plaît à mon courage.
Dans le sang l'un de l'autre, éteignons notre rage.

Je cesserai du moins de respirer ici
Le même air que respire un si grand ennemi.
Mais j'exige qu'avant que le destin désigne
Qui de vous ou de moi, de Camille était digne,
Vous ne revoyiez plus cet objet enchanteur
Qui doit être l'espoir et le prix du vainqueur.
Que le même serment enchaîne l'un et l'autre,
Je prononce le mien, seigneur, j'attends le vôtre.

MÉDICIS.

Je le jure en vos mains. Il vous reste à fixer
L'instant où le combat, seigneur, doit commencer.

PADZI.

Vers le déclin du jour, le secret le plus sombre
Couvrira près d'ici le combat de son ombre.
Mais surtout, Médicis, gardez-vous d'oublier
Le serment solennel qui vient de nous lier.
Près d'un objet chéri, si vous osez vous rendre,
La guerre est allumée, et la Toscane en cendre.

MÉDICIS.

Les menaces, Padzi, ne peuvent rien sur moi.
Mais vous devez me croire, et compter sur ma foi.
De ce serment sacré mon honneur est le gage.
La carrière est ouverte à la haine, au courage.
Allons donc, sans troubler le repos de l'Etat,
Faire tous les apprêts pour ce dernier combat.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

(*La scène est à l'Hôtel de Ville, dans une galerie qui mène au Sénat*).

STÉNO, PEDRE.

STÉNO.

Oui, Pedre, des Toscans la perte est consommée.
De deux rivaux cruels la haine rallumée
Va briser les liens d'un frivole traité.
Invisible et présent, calme et peu redouté,
J'ai su de Ferdinand, secondant la furie,
Ranimer, dans ces lieux, la vengeance endormie.
Médicis et Padzi, l'un de l'autre jaloux,
Cette nuit, dans le sang, éteignent leur courroux;
Mais d'un pareil combat qui peut prévoir l'issue?
Quoique du fier Padzi la valeur soit connue,
Il se peut que la rage égarant ses esprits,
Il meure, et de mes soins me dérobe le prix.
Ainsi, loin de souffrir, en conjuré timide,
Un combat, dont souvent le hasard seul décide;
C'est, par d'autres moyens, qu'assurant mon espoir,
Je dois de Ferdinand établir le pouvoir.

PEDRE.

Quoi, seigneur, près des lieux où Médicis préside,
Où du Sénat toscan la majesté réside,

Ne redoutez-vous point les vigilans regards
Des nombreux surveillans qui peuplent ces remparts?
Ils peuvent, contre vous, employant la surprise,
Arrêter dans son cours cette grande entreprise.

STÉNO.

Pedre, rassure-toi. Ce Sénat si vanté
A perdu, dès long-temps, sa sombre austérité;
La moitié défend mal un joug qu'elle déteste;
Les dons de Ferdinand ont subjugué le reste.
Ces nouveaux partisans ont remis en mes mains
Ce poste nécessaire à mes vastes desseins.
C'est d'ici qu'ordonnant le meurtre et le ravage,
Ma voix doit, dans une heure, annoncer le carnage;
Dicter du Vatican les ordres redoutés,
Et proclamer Padzi le chef des révoltés.
Pour fixer les destins, Pedre, il me faut encore,
Armer le fier Mainfroi contre un joug qu'il abhorre;
Ce vieillard, dont l'orgueil ne s'est point démenti,
Doit être le soutien et l'ame du parti.
Les affronts qu'il reçut d'une ingrate famille,
L'amour de Médicis que partage sa fille,
Tout me répond de lui. S'il veut m'abandonner,
A mon sort, malgré lui, je saurai l'enchaîner.
Je l'ai fait avertir. Il vient. Fuis sa présence,
Et, sur ces grands secrets, garde un profond silence.

SCENE II.

MAINFROI, STÉNO.

STÉNO.

Le monarque puissant qui m'a remis ses droits,
De ses secrets desseins vous instruit par ma voix,
Seigneur. Depuis long-temps Ferdinand vous estime,
Il a blâmé l'arrêt dont vous fûtes victime;
Et quoique ce malheur pour lui soit étranger,
Sa pitié généreuse offre de le venger.
L'orgueil des Médicis touche à sa décadence.
Trop long-temps on a vu leur injuste puissance
Opprimer la Toscane, et mépriser ses droits.
Ce colosse élevé sur les débris des lois,
Dont le poids importun fatigue encor la terre,
Ce jour même à ma voix rentre dans la poussière.
C'est le vœu des Etats dont je suis l'envoyé,
C'est le vœu du pontife, à ce projet lié;
Enfin à Médicis leur alliance offerte
N'est qu'un moyen adroit pour assurer sa perte.
Je sais que Médicis, dévoré de remords,
A cherché, dans ce jour, à réparer ses torts;
Et que, par vos refus, vous avez fait connaître
Votre profond mépris pour les offres d'un traître.
Vous avez lu d'ailleurs dans son perfide cœur,
Mainfroi, vous avez su que ce vil séducteur
A méconnu vos droits, en vous donnant asile,
Et, d'un feu criminel a brûlé pour Camille.

Souffrirez-vous encor qu'un si grand ennemi,
Malgré vos volontés, la dispute à Padzi?
Pouvez-vous balancer à punir cette offense?
Ferdinand par ma voix vous offre la vengeance;
Vous devez l'accepter.

MAINFROI.

Voilà donc vos projets!
C'est ainsi qu'en ces lieux vous apportez la paix.
Ne rougissez-vous pas, quand l'honneur vous condamne,
D'avilir les Etats dont vous êtes l'organe?
C'est vous qui, rallumant la haine en ce séjour,
Armez pour des forfaits la nature et l'amour.
Mais vos efforts sont vains, ils ne pourront détruire
Le devoir qui me guide, et l'honneur qui m'inspire.
Padzi que j'ai choisi pour gendre et pour appui,
Compte sur ma parole, et je compte sur lui:
Je le connais trop bien pour penser que sa flâme
Jusqu'à vous imiter ait avili son ame.
Médicis, dont le père a causé mon malheur,
A, par mille bienfaits, soulagé ma douleur:
Mais ce que je me dois, ainsi qu'à ma famille,
Le prive pour jamais de la main de ma fille.
Cependant, plein d'estime et de respect pour lui,
A défendre ses jours je suis prêt aujourd'hui:
C'est ainsi que mon cœur, à la reconnaissance,
Unit le souvenir d'une cruelle offense.
N'espérez donc jamais que je cède à vos vœux.
Dussiez-vous m'immoler, je mourrai vertueux.
Quels que soient vos projets, malgré votre art de feindre,
Puisqu'ils me sont connus, ils ne sont plus à craindre.

STÉNO.

Mon triomphe est certain plus que vous ne croyez.
Vos intérêts aux miens, malgré vous sont liés.
Apprenez qu'aujourd'hui ma juste défiance,
Redoutant vos refus, les prévenait d'avance;
Et que ma politique, assurant nos liens,
A su de nous trahir vous ôter les moyens.
Le Sénat ombrageux qui veille sur Florence,
Du danger qui le presse a déjà connaissance.
Il sait des mécontens qu'on arme le courroux,
Sans connaître la main d'où partiront les coups.
Pour détourner de moi son examen sévère,
Pour fixer votre cœur, à mes désirs contraire;
J'ai, par quelques avis donnés sous un faux nom,
Sur vous-même, seigneur, arrêté le soupçon.
Vous êtes accusé : l'autorité prudente
A votre liberté dans ce jour même attente.
Choisissez maintenant, ou de prendre un parti,
Qui, pour venger vos maux, à moi s'est réuni,
Ou de servir encore un Sénat qui vous brave,
Qui met à votre gloire une honteuse entrave;
Et qui, malgré vos soins, contre vous prévenu,
Vous punira bientôt de l'avoir défendu.

MAINFROI.

Mon choix est fait, Sténo. Sur le bord de l'abyme,
Je mourrai dans l'honneur, ou je vivrai sans crime.
Je sais qu'en dévoilant vos projets odieux,
Je prononce ma mort, écrite dans vos yeux.
Mais ne croyez jamais que mon cœur se démente;
A l'aspect du péril son courage s'augmente.

Ce cœur, par les revers, quarante ans éprouvé,
Au-dessus du destin toujours s'est élevé :
On ne pourra jamais par la force ou la feinte,
Egarer un vieillard qui voit la mort sans crainte.
Calme au sein de l'orage, et bravant le danger,
On pourra le proscrire, et jamais le changer.

STÉNO.

C'en est assez, seigneur, et j'ai dû vous entendre.
Avant la fin du jour, je pourrai vous apprendre
Que, malgré vos refus, pour diriger ses coups,
Ferdinand dans ces lieux n'a pas besoin de vous.

(Sténo s'éloigne).

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CAMILLE.

CAMILLE.

Mon père, dans vos bras, votre fille se jette.
Dissipez les terreurs de mon ame inquiette :
Par de nombreux soldats ce palais est gardé ;
Au Sénat à l'instant Médicis est mandé.
On parle d'un complot, d'un sombre stratagême,
Qui doivent éclater, ici, cette nuit même ;
Et, pour comble d'horreur, dans ce commun effroi,
Votre nom qu'on prononce est venu jusqu'à moi.

MAINFROI.

Je sais tous les dangers qui menacent ma tête,
Ma fille, et, sans terreur, j'attendrai la tempête.

Mon cœur qui vous chérit ne regette aujourd'hui
Que de laisser vos jours sans guide et sans appui.
Cependant, en mourant, je me flatte et j'espère
Que vous n'oublierez pas les derniers vœux d'un père;
Et qu'unie à Padzi, malgré mon sort fatal,
Vous fuirez avec soin l'aspect de son rival.
Quel que soit le danger, dont le sort me menace,
Je suivrai le chemin que la vertu me trace:
Les projets des méchans ne pourront s'accomplir.
Je connais mes devoirs, et je vais les remplir.

(Il sort du côté du Sénat).

SCENE IV.

CAMILLE, MONNA, STÉNO.

CAMILLE.

Mes malheurs sont au comble, et mon ame éperdue
Cède au poids des douleurs dont elle est abattue.

(A Sténo qui paraît).

Ah! seigneur, approchez. Quel est donc ce danger?
Parlez. Avec Mainfroi je veux le partager.

STÉNO.

Madame, en ce moment, je viens de l'en instruire.
L'espoir de le sauver et me guide et m'inspire.
Mais il a refusé de suivre mes desseins:
Cependant son salut est encore en ses mains.

CAMILLE.

Mais daignez m'informer....

STÈNO.

Madame, la prudence
Sur de si grands secrets me prescrit le silence.
Je renferme un aveu qui passe mon pouvoir :
L'ordre de Ferdinand m'en a fait un devoir.

(Il sort.)

SCENE V.

CAMILLE, MONNA, STROZI.

STROZI.

Ah! madame, apprenez un horrible mystère.
On vient, près de ces lieux, d'arrêter votre père.
Vainement voulait-il révéler au Sénat
Un secret, dont dépend le salut de l'Etat,
On l'enferme à la tour : l'erreur ou l'injustice
Va peut-être bientôt ordonner son supplice.

CAMILLE.

Ciel!

STROZI.

Moi je vais, madame, instruire nos amis
De l'affreux attentat qui vient d'être commis.
Il faut qu'à notre voix le peuple se déclare,
Et dérobe un grand homme au sort qu'on lui prépare.

(Il sort).

CAMILLE.

(à Monna).

Mon père est en danger! cours près de Médicis :
Par lui seul mes tourmens peuvent être adoucis,

Je

Je veux le voir... dis-lui que Camille expirante...
Pars et reviens. Je meurs s'il trompe mon attente.

MONNA.

Madame, le Sénat en secret assemblé,
Dans ses sombres débats ne peut être troublé;
De son enceinte auguste on a fermé l'entrée.
Oubliez-vous d'ailleurs la volonté sacrée
Du père malheureux qui vient de vous quitter.
A son ordre absolu tremblez de résister.
Cet ordre, à vos regards, interdit la présence
Du seul mortel qui peut embrasser sa défense.
Craignez que Médicis, dont vous cherchez l'appui,
N'abuse de l'amour que vous avez pour lui.
Craignez qu'il ne profite...

CAMILLE.

Il en est incapable.
N'ajoute point, cruelle, au tourment qui m'accable,
Le tourment plus affreux de soupçonner sa foi.

MONNA.

Eh bien, sans obéir aux ordres de Mainfroi,
Voyez-le. Mais Padzi peut apprendre...

CAMILLE.

Il n'importe.
Dans mon cœur déchiré, la nature l'emporte:
Médicis me verra, les yeux de pleurs noyés,
L'implorer, le fléchir, ou mourir à ses pieds.

MONNA.

Madame, du Sénat il sort au moment même.

CAMILLE.

Je n'espère qu'en lui dans mon malheur extrême.

SCENE VII.

(Médicis traverse le fond du théâtre suivi de Gardes, de Massiers, et de tout l'appareil d'un Gonfalonier de Florence).

CAMILLE. *(se jette à ses pieds, il la relève).*

Ah, seigneur! arrêtez. Je tombe à vos genoux;
La loi proscrit mon père, et son appui c'est vous.
Sauvez le seul soutien d'une illustre famille :
Rendez-le à notre amour, ou proscrivez sa fille.

MÉDICIS.

Ah! fuyons.

CAMILLE.

Non, seigneur, je m'attache à vos pas;
Sauvez, sauvez mon père.

MÉDICIS.

O douloureux combats!

CAMILLE.

Si votre ame à ma voix refuse de se rendre,
Vous êtes magistrat, et vous devez m'entendre.

MÉDICIS.

Si vous saviez l'horreur de l'état où je suis!

CAMILLE.

Quel est-il?

MÉDICIS.

J'en frémis.

CAMILLE.

Répondez.

MÉDICIS.

Je ne puis.
Je prends à vos douleurs l'intérêt le plus tendre,
Mais je n'ai qu'un moment, hélas! à vous entendre.

CAMILLE.

Pouvez-vous à mon père imputer des forfaits?

MÉDICIS.

On l'accuse.

CAMILLE.

Il vous sert.

MÉDICIS

Mais Padzi?

CAMILLE.

Je le hais.

MÉDICIS.

Quoi! vous le haïssez! quel espoir?

CAMILLE.

Il s'avance.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PADZI.

PADZI.

Vous avez, Médicis, trahi ma confiance.
Vos dignités, mon rang, rien ne peut me lier,
Vous avez dégradé le rang de chevalier.

MÉDICIS.

Arrêtez. Si Camille, à tous les deux si chère,
Par sa présence encor n'arrêtait ma colère,
Votre sang laverait l'affront que je reçoi.
Non je n'ai point trahi ma parole et ma foi.
Le hasard seul ici m'a fait trouver Camille.

PADZI.

Vous employez en vain ce détour inutile.
Instruit que vous étiez tous deux en ce palais,
J'ai soudain pénétré dans vos desseins secrets;
Et cette trahison n'a pas dû me surprendre.
Votre cœur m'est connu, j'avais lieu de l'attendre.
Mais j'ai vu cet objet d'amour et de fureur,
Vous exprimer ici sa criminelle ardeur.
D'un amour partagé vous goûtiez tous les charmes.
Ce moment de bonheur coûtera bien des larmes.
Ma rage est à son comble en ce fatal instant,
Et je veux l'assouvir dans des torrens de sang.

CAMILLE.

Poursuis, cruel, poursuis, vas, cours, par le carnage,
Dans ces murs désolés signaler ton passage,

Cours, au gré des fureurs, que je vois sans effroi,
Accroître dans mon sein l'horreur que j'ai pour toi.
Toi, Médicis, mon cœur au tien s'est fait entendre;

(montrant Padzi).

Il veut briser nos nœuds, mais tu dois les défendre.
Je ne m'oppose plus à ce combat cruel
Qui va fixer enfin notre sort mutuel;
Je suivrai ta fortune, ou propice ou funeste.
Mais tu seras vainqueur, ton amour me l'atteste;
Souviens-toi de Mainfroi : sois, dans ce jour d'horreur,
Pour mon père un appui, pour Camille un vengeur.

(elle sort).

MÉDICIS.

L'honneur ne permet pas, seigneur, que l'on suspende
Le moment décisif que notre ardeur demande :
La mort de l'un de nous doit finir ce débat,
Et je vole à l'instant dans le lieu du combat.

(Il sort).

PADZI.

Il ne suffira pas pour éteindre ma rage.

(Il va pour sortir, Sténo l'arrête).

SCENE IX.

PADZI, STÉNO.

STÉNO.

Ah! voici le moment de venger votre outrage.

PADZI.

Que dis-tu?

STÉNO.

La révolte éclate en ces remparts.
De Naples et de Rome on suit les étendards;
La mort des Médicis et se jure et s'apprête.
Marchez, seigneur, venez vous mettre à notre tête.

PADZI.

Ciel!

STÉNO.

On n'attend que vous, et votre nom fatal,
De la mort des proscrits, seigneur, est le signal.

PADZI.

Ah! le sang va couler! j'ai besoin du carnage.

STÉNO.

Le désordre est ici.

PADZI.

Portons-y le ravage.

STÉNO.

Le glaive fixera vos destins indécis...

PADZI.

Le glaive épuisera le sang des Médicis...

STÉNO.

Tous leurs vils partisans subjugués par la crainte....

PADZI.

Le Sénat dispersé, fuyant de son enceinte...

STÉNO.

Rien ne peut échapper dans l'ombre de la nuit...

PADZI.

On immolera tout; oui, tout sera détruit;

Et soudain, par le feu, Florence consumée,
Sur ses débris fumans, recevra mon armée!
Mais, en de vains discours, c'est trop nous engager.

STÈNO.

J'entends. Mille poignards sont prêts à vous venger.
Médicis va périr.

PADZI.

C'est à moi de l'abattre.
Il mourrait égorgé, quand je dois le combattre!
Non, je cours prévenir ce lâche assassinat.
On m'offre une bassesse, et je veux un combat.

(Ils sortent).

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(La scène est dans l'appartement de Camille).

CAMILLE, MONNA.

MONNA.

Ah! madame, calmez ce désespoir horrible
Qui chaque instant s'accroît et devient plus terrible.
Parcourant les détours de ce vaste palais,
Vous appelez la mort rebelle à vos souhait.
Je marche sur vos pas, inquiète et tremblante,
Et je crains qu'à vos jours votre douleur n'attente.

CAMILLE.

Eh ! qui peut m'attacher à ces jours odieux
Que, pour combler mes maux, me conservent les cieux!
Après avoir trahi mon amant et mon père,
M'est-il permis d'ouvrir les yeux à la lumière?

MONNA.

Médicis à l'instant va vous être rendu.
Ce palais par son bras est encor défendu.

CAMILLE.

Parle-moi bien plutôt de la guerre civile
Que j'allume en des murs qui furent mon asile.
Retrace-moi, Monna, ces palais embrasés,
Sous leurs débris sanglans, les soldats écrasés,
Deux partis opposés qu'une commune rage
Excite à la vengeance, et dévoue au carnage.
Peins-moi les citoyens, l'un contre l'autre armés,
Les flambeaux de la haine, en leurs mains rallumés;
Et l'affreux souvenir des antiques offenses
Ranimant des forfaits les fatales semences!
Et tu veux que je vive après tant d'attentats,
Mes yeux seraient témoins de tant d'assassinats!
Non, le poids de la vie et m'obsède et m'accable.
Profiter des forfaits c'est en être coupable.

MONNA.

Un père infortuné dont vous êtes l'espoir
De supporter vos maux, vous prescrit le devoir.
Mais Gravina paraît.

CAMILLE.

A peine je respire.

MONNA.

Du destin du combat sa voix va nous instruire.

SCENE

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, GRAVINA.

CAMILLE.

Mon père est-il sauvé ? Seigneur, apprenez-moi...

GRAVINA.

Bientôt, dans ce palais, vous reverrez Mainfroi.
Ce généreux guerrier, dans ce désordre extrême,
S'est élevé, madame, au-dessus de lui-même.
Lorsque, pour consommer ses sinistres complots,
Sténo, du Vatican déployait les drapeaux;
Et lorsque la trompette aux remparts de la ville,
Annonçait les horreurs de la guerre civile;
Mainfroi, de Médicis partageant les revers,
Au fond de son cachot, a soulevé ses fers.
Ma main les a brisés. Il sort avec audace,
Suivi de ses amis, on le voit sur la place;
Il monte à la tribune, où sa bouche autrefois
Au peuple de Florence avait dicté des lois.
Son intrépide ardeur, son austère sagesse
Ajoute aux fiers accens de sa mâle vieillesse.
Tous ceux qui par faiblesse au Vatican livrés,
Suivaient imprudemment les vœux dès conjurés,
Rappelés au devoir, rangés sous sa conduite,
Pour sauver Médicis, s'empressent à sa suite.
Il ne reste à Padzi que ces mortels flétris,
Par de justes arrêts, dévoués au mépris,

Qui cherchent, en brisant un frein si légitime,
Dans des crimes nouveaux, l'impunité du crime.
Le combat recommence avec plus de chaleur.
La rage est d'un côté, de l'autre, la valeur.
Entre ces deux partis qu'excite la vengeance,
Le destin tient encor la victoire en balance.
Cependant Médicis, indocile à ma voix,
Brûle de partager ces glorieux exploits.
Son cœur est enflammé d'une noble furie.
« Je confie à tes soins une amante chérie,
» Dit-il, au champ d'honneur, je vais suivre Mainfroi :
» Défends sa fille, ou meurs digne d'elle et de moi ».
A ces mots, il s'échappe, en me chargeant, madame,
D'appaiser vos douleurs, et de calmer votre ame.

CAMILLE.

Je ne partage point l'espoir qui vous séduit.
Un noir pressentiment m'obsède et me poursuit ;
Il comble ma douleur, il détruit mon courage ;
Des plus grands attentats c'est l'horrible présage.

GRAVINA.

Calmez-vous. Qui pourrait sans connaître l'effroi,
Combattre Médicis appuyé de Mainfroi.

UNE VOIX (*derrière le théâtre*).

Aux armes !

CAMILLE.

Juste Dieu ! quels cris se font entendre !

PLUSIEURS VOIX.

Aux armes !

GRAVINA.

C'est l'attaque, et je cours vous défendre.

(*Il sort*).

SCENE III.

CAMILLE, MONNA.

CAMILLE.

Je succombe à mes maux.

MONNA.

Ah! revenez à vous.
Gravina nous défend, son bras combat pour nous.
Quel tumulte effroyable!

CAMILLE.

Il me rend à moi-même.
Padzi veut m'enlever, dans ce désordre extrême;
Mais, dans ses vœux hardis, Padzi peut se tromper:
A son infame ardeur je prétends échapper.

(*elle montre un poignard*).

Oui, ma haine pour lui me rend tout mon courage,
Et je l'attends.

MONNA, (*parcourant le théâtre*).

Tout cède à son aveugle rage.
En vain on nous défend contre ce furieux;
Vainqueur et teint de sang, il pénètre en ces lieux,
Grand dieu!

PADZI, (*derrière la scène*).

Meurs de ma main.

MONNA.

Notre malheur s'achève,
Et Gravina succombe.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTES, PADZI

(*l'épée à la main*).

PADZI.

Il expire, et le glaive
A décidé, madame, entre ce lâche et moi.
Je l'emporte. Mon nom répand par tout l'effroi.
N'attendez plus ces soins qu'un respectueux zèle
Daigna vous prodiguer quand je vous crus fidèle;
Dans un amant par vous indignement traité,
Ne voyez plus qu'un maître, et qu'un maître irrité.
N'essayez point sur moi le pouvoir de vos larmes.
Mon cœur est affermi contre ces faibles armes;
Et cependant ce cœur, extrême en tous ses vœux,
Au sein de tant d'horreurs, brûle de mille feux.
Rien ne peut s'opposer à mon impatience:
Mon amour s'est accru par votre résistance.
Aux tourmens que sans vous rien ne peut alléger,
Si vous n'êtes sensible... il faut les partager.
Nous serons, je le sais, malheureux l'un par l'autre:
Mais, mon bonheur détruit, je troublerai le vôtre.

Préparez-vous, madame, à marcher sur mes pas,
Vous qui m'appartenez par le droit des combats.

CAMILLE.

Prétends-tu m'imposer par ta vaine menace?
Camille, sans appui, n'en a pas moins d'audace.
J'adore Médicis : d'un amour éternel,
J'ai prononcé pour lui le serment solennel :
Avant que par le sort sa valeur fut trahie,
Tu fus témoin du nœud qui pour jamais nous lie,
Et maintenant qu'il cède à ton bras indompté,
Sois encor le témoin de ma fidélité.
Je sens s'accroître en moi l'espoir, où je me livre,
S'il vit, de l'adorer, s'il périt, de le suivre;
Et quand tout t'obéit, moi seule, sans effroi,
Je te hais, te résiste, et triomphe de toi.

PADZI.

Renfermez, croyez-moi, cette imprudente rage.
Tout autre de son sang eut payé cet outrage.
Oubliez-vous encor que Mainfroi, Médicis,
Seront bientôt, madame, entre mes mains remis;
Savez-vous que d'un mot vous dictez leur sentence,
Et qu'ils me répondront de votre obéissance.

CAMILLE.

Ils me désavoueraient, si je pouvais céder.
Cruel, rien aujoud'hui ne peut m'intimider.
J'ose m'enorgueillir de l'amour qui m'enflamme :
En embrasant mon cœur, il élève mon ame;
Il me donne la force, en de si grands revers,
De braver ton pouvoir, et de briser mes fers.

PADZI.

Ah ! c'est trop résister, obéissez, cruelle.
Suivez-moi dans les lieux, où mon parti m'appelle,
Craignez ma rage...

CAMILLE (*se retire et lève son poignard*).

Approche, et mon bras furieux
Du tourment de te voir me délivre à tes yeux.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, PEDRE.

PEDRE.

Ah ! seigneur, accourez pour sauver votre gloire.
Médicis à nos mains arrache la victoire.

PADZI.

Les destins sont changés...

CAMILLE.

Et tes crimes punis,
Cruel, tremble à ton tour au nom des Médicis.

PADZI.

Et que fait l'ennemi ?

PEDRE.

Sa prudente retraite
Était un stratagème, et non une défaite.
Sous vos coups triomphans, Médicis a plié ;
Mais par Mainfroi soudain son parti rallié

A su mettre à profit votre absence fatale.
Nous n'opposons bientôt qu'une force inégale,
A ce parti vainqueur, et sans cesse augmenté
Par un peuple nombreux, contre nous excité.
Chaque parti déploie une nouvelle rage :
Ce n'est plus un combat, c'est un vaste carnage.
Sténo même périt. Nos soldats dispersés,
Vaincus, percés de coups, sont ici repoussés.
Et je reviens, rempli de honte et de furie,
Terminer près de vous une importune vie.

PADZI.

Rien ne peut m'effrayer, je vole aux ennemis.

CAMILLE.

Grand Dieu ! punis ce monstre et sauve Médicis.

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, MAINFROI, MÉDICIS.

(*Troupe nombreuse de Soldats : combat à la suite duquel Padzi est désarmé*).

MAINFROI.

Padzi, voilà le fruit de ta perfide audace !
D'une ardente amitié la haine a pris la place ;
Tu t'es déshonoré par tes complots cruels,
Et toi seul as rompu nos sermens mutuels.
C'est au jeune héros, digne de mon estime,
Que je donne le prix que t'enlève ton crime.
Toi, loin de nos regards, par la loi condamné,
Va subir le supplice aux traîtres destiné.

MÉDICIS.

Arrêtez, de son sort souffrez que je dispose.
Padzi, je sais les lois que l'honneur nous impose.
Dans la guerre, où l'amour, où ta haine pour moi,
Sans te déshonorer, t'entraîna malgré toi,
Par Pedre et par Sténo ma mort était jurée.
De leurs vils partisans la troupe conjurée
M'entourait, me pressait : tes ordres et ta main
Ont détourné le fer suspendu sur mon sein;
A de plus nobles coups tu réservais ma vie.
D'un succès glorieux ton ardeur est suivie.
Je n'ai point oublié cet élan d'un grand cœur;
Vaincu, je t'admirai, je l'imite, vainqueur.
Pour désarmer la loi qui dicte ta sentence,
Je vais près du Sénat embrasser ta défense,
Et demander l'oubli de ta rebellion.

PADZI.

Pense-tu que je puisse accepter un pardon?
Ennemi généreux, dont la vertu me blesse,
Médicis, prétends-tu m'égaler en noblesse?
Dévoré par la rage, altéré de combats,
Ta mort même aujourd'hui ne me suffirait pas.

(montrant Camille). *(montrant Mainfroi).*

Je suis haï, trompé, le succès te couronne,
Mais je me reste encor lorsque tout m'abandonne;

(Il se frappe; la toile se baisse).